

Chantier n°04

Dits du ruisseau

« Histoire d'un arbre et autres branches »

Février 1992

Mon rêve serait de reprendre cette histoire pour lui donner la consistance qui en ferait un poème végétal. C'est le tableau figé d'un homme qui meurt à petit feu devant un arbre qui s'épanouit, jour après jour, tandis qu'on construit un immense bâtiment de l'autre côté de la rue. Il me sera bien difficile, je le crains, de reprendre l'ouvrage. En revanche, ce récit étant né avec quelques autres dans un temps très resserré (moins de deux heures), il est possible de restaurer la mosaïque narrative pour la rendre à un état proche de la composition originale.

« Un incendie en ville »

Février-mars 1992

Avènement du policier Hector. Si l'enquête policière était très présente dans la série de nouvelles que j'avais engagée à l'été 1991, le personnage de l'inspecteur était resté dans l'ombre, même dans les récits directement inspirés de Derrick. Hector n'a que peu en commun avec Derrick. Ce policier mène une enquête hallucinée, il faut bien le reconnaître. On ne sait pas s'il

a résolu quoi que ce soit, d'ailleurs. Ce qui est sûr, c'est qu'il a supplanté son concurrent direct, né à la même époque, l'inspecteur Ludock Vick.

« Le canton de Chymonire »

ca juin 1992

Ce récit est né à la lecture d'*Ailleurs*, d'Henri Michaux. On n'a jamais retrouvé le chemin de Chymonire mais je suppose que ce village n'est pas très éloigné d'Iglotoir. Cela dit, le livre de Michaux m'a laissé un sentiment un peu amer. On peut y voir une critique de l'ethnographie. Je ne sais toujours pas aujourd'hui s'il permet de juger sévèrement notre rapport à l'autre ou si c'est lui qu'il faut juger sévèrement dans son rapport à l'autre.

« Le récit ruisselant, cahier 1 »

ca juin-juillet 1992

Je ne saurais dire où commence, où s'arrête *Le récit ruisselant*. La disposition proposée dans ce catalogue permet d'en circonscrire les étapes : ce premier cahier, suivi de poèmes en vrac organisés en deux séries (« Au pied de l'arbre » / « Au bord de la falaise »), puis d'un bloc assez compact, *Des ligaments d'été*, jusqu'aux épreuves lysergiques de la fin de l'année 1992. Ce « premier cahier » est sans doute lui-même un artefact mais il me semble qu'il tient bien son rôle. Il a été intégralement publié par la revue *Le testament* en 2012, dans les numéros 7 et 8 de la revue.

« L'accident d'Iglotoir »

ca juin 1992

La cartographie du *Sens des réalités* serait assez compliquée à établir. Déjà, dans sa version primitive, on avait une action qui se situait entre la France et la Nouvelle-Zélande avec quelques incursions aux États-Unis puisqu'aux États-Unis, il y a l'État du Maine. « L'accident d'Iglotoir » est une séquelle du *Sens des réalités*, inspirée d'un côté par un épisode de *Tintin aux pays des Soviets* et de l'autre par un film catastrophe que je n'ai toujours pas identifié à ce jour. On se souvient que Tintin est accusé, à un moment, d'avoir volé un train avec ses voyageurs. C'est tout à fait le genre d'intrigue absurde et pour autant quasi compatible avec la réalité qui me plaît. S'associe à cela le souvenir d'un film catastrophe que j'avais vu, enfant. Un train déraillait sur un pont et plongeait dans la rivière. Or, ce train véhiculait, outre des passagers nombreux, des conteneurs remplis d'une substance susceptible de propager la peste bubonique. Si le récit date bien du printemps 1992 (ou était-ce l'année précédente), il n'a trouvé sa forme définitive qu'en 2008, lors de l'établissement de *L'intérieur extérieur*.

« Le lieu du crime »

ca juin 1992

Le personnage de Ludock Vick n'a pas eu d'existence au-delà de ce récit qui, comme « L'accident d'Iglotoir », a été finalisé en 2008. Plusieurs essais se sont accumulés en 1992 avec la même amorce : « Lorsque le crime fut commis à la villa Guermynthe... » J'étais alors occupé à lire et à relire les quatre

premières pages de la *Recherche du temps perdu* de Proust. Je n'allais pas au-delà mais j'étais fasciné par l'écriture labyrinthique et merveilleusement sentimentale. Rien n'explique la distorsion de Guermantes en Guermynthe, ce qui n'a pas d'importance. Cet épisode n'a qu'un lien ténu avec la vaste généalogie qui se dévoilera cinq ans plus tard, dans *Émilie Guermynthe*. En revanche, l'enquête sera rapidement reprise par le policier Hector dès l'année suivante.

Querelles, cahier de réalités

Avril-juillet 1992

Les essais de narration qui jalonnent le printemps et l'été 1992 n'ont que peu à voir avec les récits de l'année précédente qui étaient délibérément tournés vers une narration aussi structurée et cohérente que possible. Les narrations qui composent *Querelles, cahier de réalités*, sont des récits fantasques, sévèrement distordus par une énonciation qui tend à se débiter. Les sources d'inspiration sont diverses : choses vues, restauration d'épisodes isolés du *Sens des réalités* (« Une arrivée en ville »), emprunts à des manuels d'anglais (« Un dîner pour Noël », « Le porteur d'hôtels »). La musique y est très présente. C'est une époque où je sillonnais incessamment les concerts que je pouvais me permettre de fréquenter.

« Aux attenances de l'été »

Juillet-août 1992

Ce cahier prépare à la fois *Le spectacle interdit* et *Le récit ruisselant*. On pourrait le supprimer du catalogue si l'on avait

peur des doublons, ce qui n'est pas le cas. Si on occultait cette étape, en revanche, on se priverait de ce qu'a de virtuel un cheminement dans l'écriture.

« Le charnier d'Heliatkal »

Juillet-août 1992

Ce récit est une provocation, liée à ma colère (un peu grotesque, il est vrai, rétrospectivement) à la publication par la revue *L'imbricque* de la nouvelle « Peine perdue » dont la rédaction avait corrigé d'office l'« encor » que j'écrivais sans « e » (pratique que je devais abandonner peu après). C'est un récit qui témoigne lui aussi de la radicalisation de l'automatisme dans mon écriture. C'est une tranche de vie cruelle du temps de la guerre qui se termine sur une série d'incantations. En dépit des circonstances de son écriture, il prend bel et bien place dans la série des narrations qui composent *L'intérieur extérieur*.

« Epilogues »

juillet-août 1992

Il s'agit d'improvisations en prose écrites dans un flux quasi automatique. On peut en faire un fascicule annexe au *Récit ruisselant*.

Des ligaments d'été

Août-septembre 1992

Ce cahier contraste sévèrement avec ceux qui l'ont précédé. La restitution respecte quasi intégralement l'ordre de succession

des textes, qui n'ont fait eux-mêmes l'objet que de corrections ponctuelles. C'est, d'une certaine façon, le seul « livre » du *Récit ruisselant*. C'est une libération du flux de l'écriture, qui doit sans doute beaucoup à la lecture d'Artaud à ce moment et qui clôt l'entreprise de régulation initiée un an plus tôt. Le degré d'automatisation de l'écriture est extrême. C'est dans ce flux aveugle qu'est né le poème « La nuit défigurée », qui est devenu le levier principal d'*Avec l'arc noir*.

« Qu'on se complaît ô plat »

Septembre 1992

En marge du *Récit ruisselant*, toujours, un livret isolé qui pousse le dérèglement jusqu'à la glossolalie. Je ne l'ai jamais repris ni corrigé.

Au pied de l'arbre /Au bord de la falaise

Avril-octobre 1992

Il est virtuellement impossible d'envisager une chose stabilisée qui s'intitulerait *Le récit ruisselant*. On peut borner certaines étapes, isoler certains blocs. Mais réellement, l'établissement d'un texte définitif ne saurait être autre chose qu'une utopie dénuée de tout espoir de concrétisation même partielle. Les cahiers se sont accumulés. Ils s'entrecroisent. Ils ne permettent pas forcément de trancher entre ce qui relèverait ou non du *Récit ruisselant*. Rares sont les cahiers qui présentent le moindre caractère d'unité, à l'exception sans doute de ce qui marque la radicalisation d'une écriture en voie d'automatisation, *Des ligaments d'été*. Par ailleurs, on est bien obligé, pour

remonter le cours du *Récit ruisselant*, d'en revenir aux essais de l'hiver précédent. La forme du recueil, au sens quasi amorphe (sur le plan structurel) de ce mot, est donc la plus adaptée aujourd'hui. L'articulation en deux sections repose sur un « avant » et un « après ». Un « avant » qui donne corps à un univers métaphorique émergent, un « après » qui distord cette même matière et tend à se détruire dans son automatisation. La fin du *Récit ruisselant*, c'est son épuisement lié à l'absence de contrôle (de la main qui écrit) et de régulation. Mais c'est aussi l'émergence d'un autre projet, que j'envisageais comme un dépassement de cette situation critique, *Avec l'arc noir*.

« La cessation du sucre »

ca octobre 1992

Curieuse narration qui témoigne elle aussi de mes lectures psychanalytiques et psychiatriques. Il faut dire que le livre de Roheim, *Magie et schizophrénie*, contient des témoignages de schizophrènes particulièrement marquants sur le plan poétique. Ce récit non plus n'a pas fait l'objet de restauration ou de développement ultérieur.

« Apparition et dévêtissement du mot »

ca octobre 1992

Comme pour « Qu'on se complait ô plat », il s'agit d'un livret (une structure que j'ai empruntée à Artaud après avoir découvert « L'exécration du père-mère »). Cette fois, la glossolalie occupe la place principale. Poétiquement, la glossolalie est tout de même un cul-de-sac. Mais j'ai conservé

avec moi quelques-unes des créations verbales de ces tentatives qui doivent autant à Artaud qu'à Michaux.

« Parois de Paris »

ca novembre 1992

Autre livret marginal, qui témoigne surtout de l'épuisement croissant de l'écriture automatisée dans un contexte de forte déstabilisation psychique.

Liturgie lysergique

Novembre 1992

L'entreprise de « dérèglement » devait trouver son point culminant dans une expérience radicalement psychédélique, celle de la *Liturgie lysergique*. Du cahier initial, qui a été rédigé dans l'espace d'une nuit et qui relate l'hallucination en temps réel ont découlé plusieurs tentatives de mise en forme, dont la première, réalisée sous le coup de l'expérience, est perdue ou détruite. Le cahier lui-même se caractérise par une écriture parfois difforme, souvent tordue et marquée par un mouvement de spirale due à la pression qui s'exerçait sur ma main, m'empêchant d'écrire.

Lysergie au cinéma

Novembre 1992

Autre expérience lysergique restituée en temps réel, cette fois dans un cinéma, sur des feuilles de classeur.

« Comédie du café »

février-décembre 1992

Ces poèmes sont liés entre eux par la thématique caféique, bien sûr. Ils ont ponctué les différentes étapes du *Récit ruisselant*, glissant d'une poétique intimiste à une frénésie symbolique inspirée par mes lectures psychiatriques et psychanalytiques du moment (Geza Roheim, Rosenfeld, Jung). Curieusement, c'est aussi avec cette série que je me suis engagé dans un processus de permutation inspiré peut-être principalement par Michel Butor sur la base d'un poème primitif, « Une cartouche d'encre au sol et une tasse de café ».

Sous la cerisaie

Décembre 1992

Je voulais donner à ce recueil un titre comme « Ligaments d'hiver », en écho aux *Ligaments d'été*. Les poèmes qui le composent n'ont, il faut le préciser, aucun lien avec Tchekhov. C'est un cahier de grande perturbation, écrit dans une situation psychique critique (ce que ne pouvait qu'aggraver les expériences hallucinées auxquelles je m'étais livré en cette fin d'année 1992). Si le défaut d'unité du cahier est manifeste, la matière qui le compose m'est assez chère, en particulier la prose intitulée « Tractation » qui a été intégrée, par la suite, à *Avec l'arc noir*.

« O théorique »

Décembre 1992

Ce récit est extrait de *Sous la cerisaie*. Il a été intégré à *L'intérieur extérieur*. La dimension érotique que suggère le nom d'O est assez peu développée. La sexualité dont il est question dans toute la production de cette fin d'année 1992 est angoissée et plonge dans l'épaisseur d'un psychisme en surchauffe.

« Sletting Murdock, avocat agoniste »

Décembre 1992

Il est assez curieux de voir réapparaître un personnage du *Sens des réalités* dans le contexte qui était celui d'une écriture de plus en plus pratiquée comme une provocation des forces inconscientes. Sletting Murdock est un avocat et il est aveugle (ça, c'est un emprunt à Daredevil) qui a décidé d'adresser des épitaphes à ses proches et amis, depuis sa cave. Dans la version initiale du *Sens des réalités*, l'opération est décrite comme un « *general sovietsky Vereinigung* ». Le traitement de la présente séquence est voisin des textes qui lui sont contemporains, récit symbolique ou narration psychique.

« Leçon seule »

Décembre 1992

Ce texte didactique et méthodologique est directement inspiré d'un chapitre du livre de T. Lopsang Rampa *Les secrets de l'aura*. L'énoncé de départ sert de base à une série de prescriptions qui ne décriront pas l'accès au voyage astral mais une plongée dans l'intimité de son propre tourbillon (ou bouillonnement) psychique.

« Le rêve de l'homme poisson »

Décembre 1992

Dans la continuité de « Leçon seule », une série de prescriptions psychiques vraisemblablement inspirées de T Lopsang Rampa.

« Le jugement de rien (scénario) »

Décembre 1992

Ce projet de scénario écrit en réponse à un ami n'a pas beaucoup de consistance. Comme pratiquement toute la production de 1992, on est dans les séquelles de l'épreuve lysergique et dans l'épuisement de la séquence du *Récit ruisselant*. Malgré ses malfaçons, l'essai initie la notion du « jugement de rien » qui connaîtra par la suite de larges développements, pas toujours conservés il est vrai.

Gisements de passe-temps

Décembre 1992-février 1993

Il s'agit principalement du reliquat des écrits de cette toute fin d'année. Si le climat général de ces notes est celui des séquelles lysergiques, elles marquent une diversification des approches et suggèrent parfois la permanence des préoccupations sérielles. L'influence de Jung, que je lis continûment à cette époque, nourrit abondamment la symbolique du poème.

« Sécrétions illicites »

ca décembre 1992

Une amorce de nouvelle de science-fiction hallucinée, laissée en suspens et qui, en tant que telle, n'a pas vocation à être développée. J'ai emprunté le titre lors de l'établissement des « sources » du *Sens des réalités* pour regrouper l'ensemble des narrations esquissées, amorcées ou même finies qui ont contribué à l'établissement du gros roman.